

Le destin flamboyant de Mme Roseline

On dit parfois que les bibliothécaires ont un sale caractère. Évidemment, ce n'est pas le cas de chacune d'entre elles. Elles ne sont pas toutes des petites vieilles rabougries qui crient quand on louche trop sur leurs livres ou qui vous expulsent pour avoir ri trop fort, avec leurs chignons serrés grisonnants et leurs lunettes démodées au bout du nez, non, certaines bibliothécaires sont très aimables. Malheureusement, Mme Roseline appartenait à la première catégorie.

Elle avait, c'est l'uniforme du métier, des cheveux serrés en chignon, des lunettes en écailles retenues par une chaîne sur son nez fripé, une robe fleurie démodée et des chaussures à talons qui claudiquaient sur le plancher de sa bien-aimée bibliothèque. Elle avait aussi un sale caractère. Voulant protéger ses livres et le calme sacré de son établissement, elle avait acquis la réputation de la bibliothécaire la plus sévère de sa région. Ses jupes froufroutaient sur ses petites jambes alors qu'elle allait clopin-clopant entre les allées remplies de vieux livres.

Oh, comme elle les aimait, ses vieux bouquins ! Mme Roseline les chérissait plus que tout au monde. Elle aurait tout fait pour les protéger, eux et leur odeur de renfermé, eux et leurs couvertures de cuir, eux et leurs pages jaunies par le temps. Les visiteurs savaient très bien ce qui les attendait si les livres lui revenaient un tant soit peu abimés. Elle détestait les coins cornés, abhorrait les miettes entre les pages, elle exécrait les reliures craquées et elle répugnait les taches d'humidité. Heureusement pour elle, Mme Roseline possédait une adresse hors pair dans la réparation de livres, que ce fut de refaire la reliure, de recoller les pages ou de raidir les gondoles du papier.

Cet amour allait si loin qu'un jour, venue à bout d'houspiller les visiteurs qui lui ramenaient des ouvrages meurtris ou simplement en retard, elle fit installer une notice à l'entrée :

*À PARTIR DE MAINTENANT ET JUSQU'À NOUVEL ORDRE,
IL EST INTERDIT AUX VISITEURS DE REPARTIR AVEC LES LIVRES.
MERCİ DE CONSOMMER LES ŒUVRES À L'INTÉRIEUR DE L'ÉTABLISSEMENT.*

Satisfaite de son nouveau règlement, Mme Roseline se laissa tomber dans un fauteuil rembourré. Enfin. Enfin, fini les coins cornés, les taches de graisse et les ronds de café. Ses livres bien-aimés allaient enfin être traités correctement. Aussi radieuse que son mauvais caractère lui permettait d'être, la bibliothécaire se releva et recommença ses rondes incessantes parmi les étagères. Elle se promenait avec ses petites jambes boiteuses,

sillonnant entre les fauteuils et penchant sa tête beaucoup trop près par-dessus les épaules des lecteurs pour vérifier qu'ils utilisaient bien un marque-page au lieu de plier les coins et que leurs mains étaient propres. Tout allait bien, elle était tranquille. Elle était convaincue que cette nouvelle discipline allait rétablir l'ordre dans sa chère bibliothèque.

Tout alla bien pendant quelques jours, avant qu'elle vît un petit malfrat renverser sa bouteille d'eau sur un livre de poche. Scandalisée, elle chassa l'adolescent du bâtiment en lui faisant bien savoir qu'il n'avait plus jamais à remettre les pieds ici.

Dans les semaines suivantes, les nouveaux décrets de Mme Roseline se mirent à pleuvoir. Lundi 3 février : interdiction de boire dans la bibliothèque. Vendredi 7 février : idem pour la nourriture. Mardi 12 février : il est obligatoire de retirer ses chaussures avant d'entrer. Mercredi 19 février : plus d'enfants dans la bibliothèque. Plusieurs fois par semaine, les interdits et les prohibitions se multipliaient. Un jour, excédée, Mme Roseline prit une grande décision : désormais, l'emprunt ne se ferait plus que sur commande et les livres devaient être remis dans la semaine sous peine d'une amende salée.

La vieille promena son regard dans la bibliothèque vide. L'ambiance calme et sereine lui plaisait. Une impression de sagesse flottait dans l'air, comme si tous les auteurs criaient de répandre leur savoir au milieu de l'odeur de vieux papier et de poussière virevoltant dans les rayons de la matinée. Elle avait enfin la paix et ses vieux livres seraient préservés des ravages des visiteurs.

Malgré cela, malgré toutes les mesures de sécurité que Mme Roseline avait prises, elle n'était toujours pas sereine. Cette paranoïa qu'elle avait développée à l'égard de la perpétuité de ses ouvrages ne la quittait plus. Elle se retournait sans cesse dans son lit, se réveillant aux pires heures de la nuit dans un sursaut de panique, imaginant sa bibliothèque en flammes et ses piles de connaissances inégalables parties en fumée. N'y tenant plus, une nuit où elle était particulièrement anxieuse, elle se leva, enfila ses bottines, empoigna son édredon et son oreiller de plumes, décrocha sa clé au passage et sortit de la maison, trotinant dans les rues fraîches d'humidité nocturne seulement éclairées par la lueur chaude des réverbères. Dans la nuit, la porte ouvragée de la bibliothèque victorienne lui donnait l'allure d'un orgueilleux bâtiment gouvernemental. Mme Roseline fit tourner sa petite clé dans l'imposante serrure et entra, ses talons résonnant dans le hall majestueux, faisant craquer l'antique plancher. Elle se blottit dans un fauteuil moelleux et s'assoupit.

À partir de cette soirée, la bibliothécaire ne dormait plus que là, se réveillant au moindre craquement de peur qu'un intrus vienne lui dérober ses ouvrages. Elle passait toutes ses

nuits, tous ses matins, tous ses midis et toutes ses soirées sur son lieu de travail. Elle ne le quittait jamais, refusant d'abandonner ses livres. Elle se faisait livrer à manger et faisait sa lessive dans une bassine au sous-sol. Ses seuls contacts humains n'arrivaient que quand elle devait ouvrir la porte pour récupérer ses livraisons de livres ou de nourriture ou pour glisser un livre commandé dans les mains d'un pauvre visiteur, qu'elle prévenait de bien lui ramener dans une semaine sous peine de conséquences monétaires. Une nuit, alors que tout était calme et que Mme Roseline dormait profondément, un effroyable grincement retentit. Celle-ci se réveilla en sursaut et, farfouillant dans ses poches, elle attrapa une bougie posée près d'elle. Elle craqua précautionneusement une allumette et alluma une flamme pour s'éclairer. Elle avait reconnu ce bruit. C'était celui de la porte d'entrée. *Il y avait un intrus.*

Sur la pointe des pieds, elle se glissa dans le couloir et appela de sa voix chevrotante : « Qui est là ? Je vous ai entendu ! Déguerpissez ! ». Mme Roseline s'arma d'une lourde loupe de cuivre destinée à lire les petits caractères et s'avança dans le hall. Elle voyait mal, sans ses lunettes, mais elle tendait l'oreille. Silence. Elle sentit un frôlement derrière elle qui la fit sursauter à un point qu'elle en échappa sa chandelle. Se retournant, elle comprit que le coupable s'était faufilé à l'extérieur en l'entendant. Elle sortit sur les marches de pierre et cria à l'intrus de s'en aller. Sortant ses lunettes de sa poche, elle put voir une silhouette sombre disparaître dans la nuit. *Probablement un de ces jeunes qui s'amusent à faire peur à leurs pauvres aïeux. Bon débarras !* Elle fit mine de rentrer, fière de l'avoir fait fuir aussi facilement, quand elle sentit une odeur âcre émaner de l'intérieur. Une odeur de fumée. Craignant le pire, elle se précipita à l'intérieur.

La bibliothèque flambait. Les ouvrages, léchés par les flammes, brunissaient à vue d'œil. Horrifiée, Mme Roseline se jeta par terre, hurlant de désespoir. Toutes ces œuvres, tous ces récits, toutes ces connaissances qui partaient en fumée. Le travail de toute une vie qui avait été de rassembler toute cette collection disparaissait à jamais, avec la bibliothèque en elle-même, imposant édifice de bois ouvragé, ses moulures déjà noircies par le feu. Celui-ci se répandait à une vitesse alarmante, flambant et calcinant des rayons entiers en quelques secondes. Roseline comprit immédiatement pourquoi. La bougie. Ses yeux larmoyaient derrière ses lunettes et elle ne savait dire si c'était à cause de la fumée ou du désespoir qui lui déchirait les entrailles. Par-dessus l'odeur de bois brûlé, de papier calciné, une odeur horrible de chair qui brûlait se dégageait des rayons – toutes ces belles couvertures de cuir ! Son univers entier tombait en fumée, comme d'ailleurs le bâtiment qui allait bientôt l'écraser à son tour si elle ne sortait pas de là rapidement. Elle était encerclée par les flammes.

Hélas, à trop vouloir protéger ses livres des autres, c'est le feu qui les prenait et qui la prendrait à son tour.